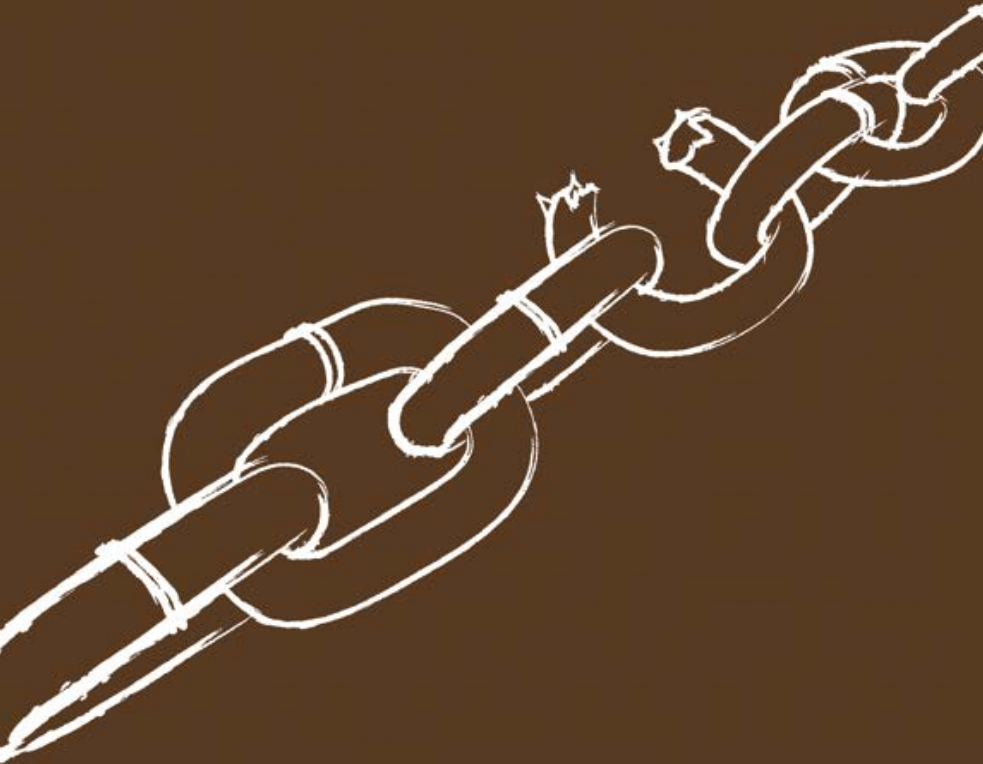


Marc Large

Louisy

Du cachot à l'hémicycle



Editions **Passiflore**

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR CHEZ PASSIFLORE

- *C'est une belle fin, je trouve*, 2024
- *Le retour de la suite*, avec Johanna Turpeau, 2022
- *Toi, qui que tu sois*, 2021
- *Le coup de crayon de 2020*
- *La folle histoire de Félix Arnaudin*, 2019

*Abolitionnistes, si vos noms
sont vénérés par les cœurs de ma race,
l'acte sacré de l'émancipation vous servira de
certificat de conscience devant le tribunal céleste.
Là où les couleurs ne font plus qu'une.
Une et indivisible.*

Louisy Mathieu

*À Félix,
à Anzar,
à Aurélien.*

Comme une patte d'éléphant posée avec la délicatesse inattendue du mastodonte dans la poussière safranée, comme un monolithe tombal de Sine Ngayène, avec sa peau grisâtre de vieillard respectable, il siège là depuis des temps immémoriaux, aussi ancien que la parole. Ses bras s'élèvent dans le ciel pour caresser les premières étoiles ou balayer le soleil, tandis que ses sinueuses racines plongent autant que sa coiffe de modeste parasol se dresse, lui valant le nom d'arbre à l'envers chez toutes les tribus alentour. Le baobab, le *gouye*. Son ventre renflé, avec sa porte naturelle ouverte sur une cavité obscure, offre et reprend la vie. Arbre et dieu médecine. Le *bouye*, son fruit, est un fortifiant naturel qui soigne tous les maux, de la carie dentaire aux plus fortes fièvres. Il y a mille ans, peut-être dix mille, les anciens l'avaient compris. Ils dialoguaient déjà avec le végétal et savaient ce langage liant, secret et souterrain.

Asa Faye serre les mâchoires. Il lui est interdit de verser une larme. La vieille griotte s'est éteinte comme la dernière braise d'un foyer. Durant deux jours, le

chaman a hésité entre insaisissable pouls et respiration à peine perceptible. Il a prêché pour que le bouye l'envoie avec douceur vers la vie éternelle. C'est avec un profond respect que la défunte est déposée dans l'ancre sacré de *Gouye Guewel*, parmi d'autres cadavres. Une caverne. Un ossuaire. Un cimetière. Au rythme des tambours, la dépouille est enveloppée dans un linceul blanc et s'apprête à être remise au temple colossal. On n'enterre pas un griot.

« On ne l'enterre pas. Le sol et le ciel en deviendraient stériles! »

Cette phrase est transmise avec gravité depuis le premier homme. Car seul le barde porte en lui le souvenir des origines. Il est détenteur et gardien de la mémoire orale. D'autres religions viendront bientôt salir ce rite ancestral chez le peuple sérère, prétendant que ces conteurs appartenaient à une caste honnie. C'est injuste. Ce griot délivre depuis toujours les récits historiques au son du *djéli n'goni*, luth à quatre cordes. Il est vénéré et craint. Transmis par le sang, son rang ne connaît ni genre ni hiérarchie. Asa héritera de ces pouvoirs et il songe à cette tâche quand, brusquement, le ciel s'assombrit, lourd et menaçant. Il cède sous son propre poids en myriades de chaudes gouttes qui s'écrasent sur l'assemblée poussiéreuse, avec ce parfum si particulier d'un duel entre longue fièvre et soudaine fraîcheur. Dans l'instant et dans un rôle effrayant, la momie se redresse. Horreur! Ses yeux ronds et désorientés parcourent l'assistance stupéfaite et incrédule. La doyenne, sibylline, l'insulte :

« Bande de sots, de minables... Vous alliez m'ensevelir! Ingrats abjects! Je vous maudis! »

Elle opère une douloureuse rotation pour se tourner vers le marabout, régisseur de la cérémonie, et l'apostrophe :

« Charlatan, qu'on te fasse collecteur de crottes de chèvres naines! »

D'abord atterré, le rassemblement hésite entre pleurs et rires. L'hilarité l'emporte. Tout le monde accourt pour aider Mossane à se relever alors qu'elle continue à bougonner. Ému, Asa prend dans ses mains la tête de son aïeule et l'embrasse sur le front. La ressuscitée, enfin apaisée, lui rétorque :

« Allons fêter ça! »

Mais l'orage, lui, ne décolère pas. Les agapes se feront demain. Dans la case familiale, à la lueur d'un bon feu, la vieille Sérère est entourée des siens toute la soirée. La joie y règne. Les déportations d'esclaves ont cessé depuis presque dix ans déjà. Du moins sur le papier. Ici, personne n'a vraiment connaissance des protocoles et signatures britanniques, et pourtant, un bouche-à-oreille officieux a rassuré les populations. L'insouciance est doucement revenue, même si une traite illégale se pratique encore. La plus âgée des filles ose une question :

« Qu'as-tu vu de l'autre côté, *yaay*? »

— N'ayez crainte de ma réponse, mes enfants. Ne vous moquez pas non plus. Je vous ai déjà expliqué qu'il ne faut pas ricaner du crocodile avant d'avoir traversé la rivière. Surtout quand le léopard attend sur

la berge. Alors, voilà... Mon esprit m'a quittée et a plané au-dessus de vous tous. Tout devenait très beau. Une vive et douce lumière blanche m'appelait et je n'y résistais pas. Votre père m'est apparu avec quiétude. Je lui ai tendu la main mais il a refusé de la prendre. Il tenait à ce que je revienne parmi vous... Et me revoilà! C'est bien dommage! »

Le clan rit de bon cœur à l'humour espiègle de la matriarche. Instantanément, son faciès devient grave avant qu'elle ne s'adresse à son fils :

« D'immenses promesses résident en toi. Je n'aurais pas misé trois coquillages sur ton avenir, et pourtant tu détiens la délivrance. L'espoir. La liberté! »

Brisé, humilié, l'héritier baisse le regard. Il a maintenant le sentiment d'avoir le devenir de son peuple sur les épaules. Il n'a pas envie de précisions. Il ne veut pas en savoir davantage. Il ne veut pas froisser les esprits, ni surtout leur être redevable. Il ne supporte plus la garrulité de sa mère.

« Demain, j'irai pêcher le poisson à robe rouge pour le festin qui t'est dû. Laisse-moi me reposer en paix et tu seras rassasiée, je te le promets. »

Mossane acquiesce avant de le congédier. Ses récits légendaires et ancestraux sont réservés aux plus jeunes.

« *Naaga reetu reet*. Au commencement, il y avait *Rog*, démiurge androgyne, qui errait entre silence et ténèbres. L'Esprit originel. Et il y eut l'étincelle. Pourquoi? Comment? Quand? Ces trois questions n'auront jamais de réponse. Il était peut-être temps qu'il se réveille! Se surpassant enfin, il fit la lumière,

l'air et la matière. De là, il créa les marais. Dans cette vase féconde, un arbre poussa. Il donna trois fruits : la pensée, la parole et l'action. Le trio fondamental. »

Asa rejoint sa modeste hutte adjacente à celle de la matriarche, faite elle aussi de terre cuite, de bois et de palmes. Son sommeil troublé dérive entre bête sournoise aux reflets d'argent, éland fauve nuancé de cannelle et l'image rémanente de sa femme enlevée par les ravisseurs blancs. L'ont-ils mangée comme le racontent les tribus avoisinantes ? La responsabilité que lui a infligée sa respectable génitrice est très lourde. Le tonnerre ponctue ses terreurs nocturnes. Mossane conte encore avec son immense talent d'oratrice :

« Les trois éléments essentiels ! Trois est le chiffre féminin. Le quatre représente le masculin. L'alliance des deux, le sept, est équilibre et perfection. Le végétal engendra l'animal. Le chacal fut le premier à se montrer. Avant l'humain. Le serpent était là depuis le début mais invisible. Rog accoucha de *Yaab*, la femme, puis de *Yop*, l'homme. Il les fit embarquer à bord d'une arche construite avec le premier bois, *Yaabo-Yabo*, pour atteindre la terre ferme... »

LA MÉDUSE

Les râles et les plaintes d'agonisants s'élèvent au milieu des grondements de l'océan. Comment Dieu a-t-il pu concevoir une telle souffrance? Existe-t-il pire supplice? Est-il humain d'implorer la mort pour échapper à pareille torture? La douleur personnifiée pioche au plus profond de la chair. Tout autour, l'obscurité totale. De temps à autre, un cri, véritable, épouvantable, poussé avec les dernières forces d'un malheureux, rompt le silence déjà moqué par les mouettes. Le froid et le sel rongent les os. La peau fripée et crevassée blanchit à vue d'œil. Le seul curé à bord essaie de chasser ces pensées blasphématoires, en s'accrochant au récit de Jonas, recroquevillé durant trois jours dans le ventre d'un énorme cétacé, avant d'être enfin vomi sur le sable. Le radeau est si lourd qu'il s'est enfoncé d'un mètre dans l'eau. Personne ne peut s'allonger ni s'asseoir. Agglutinés, les naufragés s'appuient les uns sur les autres. Les plus faibles, écrasés par le poids de leurs compagnons d'infortune, se noient ou se brisent les jambes entre les traverses de bois. Il n'y

a plus d'humanité, même pas de bestialité, seulement l'horreur absolue. Les barils de vin et l'unique sac de biscuits sont déjà sérieusement entamés. Les planches disparates, assemblées hâtivement sur quarante-deux pieds de long et vingt-quatre de large, menacent de dislocation. Comme pour ajouter l'outrage à la blessure, des éclairs déchirent le ciel mais pas une goutte de pluie ne tombe dans les bouches asséchées. Une sorte d'ectoplasme, spectre nécrosé et délavé, ponctue ses derniers souffles :

« Cette ordure de Chaumareys a coupé les amarres! Il ne fallait pas lui faire confiance! Personne ne revient nous chercher! »

Un autre colon surenchérit :

« Il n'avait qu'une chose à faire, ce marin d'eau douce : éviter les bancs de sable du golfe d'Arguin. Il nous y a conduits tout droit! Reprendre des *Nègres* aux Britanniques. Il leur redonne leur condition de singes libres! »

Alexandre Corréard, le cartographe, déclare :

« Je voudrais survivre, ne serait-ce que pour mener terrible vengeance contre les lâches fuyards qui nous ont abandonnés! »

La colère monte parmi les cent cinquante miraculés. Savigny, d'ordinaire peu loquace, s'aventure :

« Nous aurions dû rester sur la Méduse... Sûr que la frégate sera là encore longtemps. »

Le défaitisme du chirurgien exaspère un rescapé qui beugle :

« Faites-le taire ou je le mange! »

Tout le monde acquiesce en silence. L'odieuse idée va germer. Jetée honteusement comme une bouée dans l'immensité. L'invouable. L'ignominie. La faim. Continuer d'exister. Ronger ! Croûter ! Dévorer ! Assouvir ! Que les molaires broient, déchirent, croquent et qu'enfin le palais déguste... Les requins rôdent. Sont-ils, dans l'ordre de la Création, les premiers à devoir se repaître ? Les ventres creux grognent et grignotent ce qu'il reste de conscience. Le prêtre, Joseph de Laroze, mâche sa ceinture de cuir, priant pour que la manne jaillisse à nouveau. C'est la nuit la plus longue de sa vie. Quand il commence à s'assoupir, son corps s'écroule sur lui-même entre ses quatre voisins qui n'en ont cure. Submergé, il se redresse aussitôt, secoué par des sanglots incontrôlables. Le martyr est inqualifiable. Le lever du soleil, attendu comme une promesse, ne fait qu'ajouter à l'épouvante. Il manque une vingtaine de passagers. Le boulanger se jette dans les vagues, suivi de ceux qui, dans l'illusion de mirages perfides, croient apercevoir la terre. Elle est à plus de cinquante kilomètres, la côte des Maures demeure invisible. Le tourment se prolonge jusque dans la nuit suivante. Le troisième jour s'éteint. Jésus lui-même n'est pas resté en Géhenne plus longtemps. Les plus fous veulent démanteler l'embarcation pour ne pas mourir seuls. Les officiers se jettent alors, tant bien que mal, sur les soldats, sabre au poing. La bataille dure jusqu'à l'opacité vicieusement reconduite. Le noir absolu, encore.

« Éternel, pourquoi m'as-tu abandonné à pareil cauchemar ? N'ai-je pas tenté de relayer ta parole ? Je

me suis voué à toi. S'il te plaît, ne m'oublie pas parmi les myriades de prières que tu reçois. »

Le catholique dévot s'accroche de toutes ses forces à la foi. Cette assurance devenue utopie au sein du groupe ne tient plus sur les échardes d'un espoir crucifié. Soixante âmes périssent. Les barriques de vin sont alors réparties entre les survivants, mais la soûlerie n'est que piège. Les enivrés sont massacrés par les notables, seuls armés. Il faut faire de la place. Alléger le radeau. Et ça fonctionne ! Le rafirot remonte doucement à la surface, laissant apparaître quelques cadavres coincés entre les madriers. Un marin en proie au délire se jette sur l'un d'eux, découpe une tranche avec son couteau et l'avale d'un trait. Plusieurs l'imitent dans une hâte bestiale. Le prédicant croit alors être en enfer. En fermant les yeux lui reviennent les terribles enluminures du florentin Bartolomeo di Fruosino. Les rouvrant, le Pandémonium, réalité monstrueuse, s'avère bien plus insupportable que l'imaginaire de Dante. Intolérable persistance rétinienne, désormais gravée à jamais. Un gradé ordonne de faire sécher la viande en accrochant des lambeaux aux cordages. Les plus religieux s'agglutinent autour du curé Laroze, mâchant leur chapeau et leurs vêtements, entre deux récitations du Notre-Père. L'un des cannibales les provoque :

« Notre paire de couilles, oui ! Vous y viendrez aussi. Nous n'avons pas le choix. Votre démon nous a abandonnés ! »

Certains en viennent à engloutir leurs propres excréments, ou leur urine. Le clerc se signe. Il pense aux premiers chrétiens livrés aux fauves, tandis qu'un charo-

gnard s'agenouille sur une dépouille et s'en régale, les doigts enfoncés dans le crâne, le visage noyé dans la pulpe cérébrale. Le prêtre vomit de la bile, aussitôt régurgitée. Quand il ne restera plus de macchabées à dévorer, les ogres se tourneront-ils vers les pacifistes ? Le crépuscule enfin descend, maigre aux prières. Dans les ténèbres, les prédateurs auront plus de mal à désigner leur prochaine proie. Mais c'est l'horloge du diable qui gouverne ici, avec ses aiguilles folles, prêtes à reculer ou s'immobiliser sans prévenir. Quatrième nuit sans sommeil. Un pas de plus vers la démence. Au petit matin, on dénombre cinquante-trois âmes. Tout au long de la journée, les fantômes essaient d'attraper des poissons volants, cruelles hallucinations. Peau sur les os, brûlée par le soleil et le sel, tous aspirent au trépas. Alors l'ecclésiastique finit par trahir tous ses dogmes. La folie l'emporte. Ève et Adam ont croqué du fruit défendu. Simple descendant de ce couple originel, vaudrait-il mieux qu'eux ? Il enfonce ses canines dans la chair humaine. La monstruosité l'a gagné. Un soupçon de porc. Un goût de jambon. Il a dans son ventre, le ventre d'un autre. Sous ses dents, il a senti le nombril de son semblable.

« Mon Dieu, pardonne-moi ! »

L'œil qui scrutait Caïn dans sa tombe fixe à présent le pauvre pécheur. Il se saisit d'un rondin, le soulève péniblement et bascule avec lui dans les flots. Il hurle :

« Rapportez au plus grand nombre cette ignominie. Que jamais elle ne se renouvelle ! »

Mais personne ne l'écoute. Il est déjà donné pour mort parmi tous les cinglés restés sur l'îlot illusoire.

TROIS

L'aube se fait attendre. Puis elle surgit, tranchante, avec le chant sec du coq. Asa se lève, l'esprit encore pris dans les brumes de la nuit. Par gestes séculaires, répétés depuis les commencements, il s'avance vers l'enclos et jette au sol des poignées de mil et de sorgho. Le coq et ses femelles s'y ruent, caquetant, griffant la terre, picorant avec une voracité impatiente. L'homme les observe un instant, impassible, puis rebrousse chemin. Il franchit le seuil de la case de sa mère.

« Yaay, as-tu bien dormi ?

— Deux jours durant, j'ai dormi comme une pierre. Vous me croyiez morte ! Mais reposée, oui... Espérons que ta femme le soit autant que moi ! »

Encore une fois, ces mots lui tombent dessus comme un rocher décroché de la falaise. Asa, le jeune Sérère, reste silencieux. Il a envie de répondre. De dire qu'il était parti chasser pour nourrir les siens. Que la traite est moins visible depuis des années. Que les temps ont changé. Mais il se tait. Par respect pour sa mère. Chez les Faye, les anciens sont griots, vivants ou disparus,

et leur parole est sacrée. Il baisse la tête et s'efface. Une vague de tristesse le terrasse. Il tombe à genoux, enfouit son visage entre ses mains et pleure. Safiatou lui manque terriblement. Comme une moitié de lui-même arrachée et jetée dans le néant. Il la revoit sortant de la lagune, la peau brillante, constellée de gouttes comme autant de diamants. Ses seins ronds comme deux lunes. Son sourire, capable d'inciter à renier tous les dieux. Comme une onomatopée de douleur, il murmure le nom de son amour :

« Je te retrouverai ! Je te retrouverai, ma tendre Safiatou... »

Il rejoint son frère Tamba, tout en essuyant ses larmes. Sur la joue du cadet figure une inscription religieuse. Trois cicatrices profondes. Trois traits. La sainte trinité des griots. Asa, comme sa femme arrachée aux siens et aux rivages familiers, porte cette même signature. Tamba a déjà préparé le filet. Le courant des Canaries est favorable aujourd'hui : la pêche s'annonce généreuse. À la plage de Popenguine, sous l'ombre bienveillante de l'arbre à palabres, ils entament les pourparlers avec les Malinkés, maîtres du territoire. Le chef, Amakumba, ouvre les échanges par les politesses d'usage :

« Comment va le roi Latsuk ?

— Il se porte bien. Puisse Rog continuer à veiller sur lui.

— J'ai appris pour votre mère. Mon cœur s'allège de la savoir hors de danger.

— Merci. Que cette bénédiction veille aussi sur ta famille. »

Les aménités sont longues. Tous deux les jugent inutiles, mais nul ne voudrait les bâcler. Un coup d'œil circulaire permet d'apercevoir des objets venus de l'étranger : fusils, cordes, draps écarlates, pintes d'eau-de-vie, barres de fer, poudre à canon... La valeur d'un lot d'esclaves, sans doute. Remarquant cette soudaine curiosité, d'un air plus sévère, Amakumba change de ton :

« Les Blancs sont de plus en plus nombreux à venir. Les Britanniques sont remplacés par les Français. Ils veulent toujours plus de nos richesses et de nos corps. »

L'invité réagit, l'œil plissé :

« Les Britanniques sont remplacés par qui ?

— Les Français ! »

Il se tait, mais n'en pense pas moins. Les connaissances du Malinké lui semblent trop étendues pour être innocentes. Il connaît les noms, lignées et stratégies des envahisseurs venus du Nord. A-t-il pactisé et collaboré ? Mais l'heure n'est pas à l'affrontement. Il faut manger. L'accord est simple : un quart des poissons leur reviendra. La pirogue est alors poussée dans les flots. Creusée dans le tronc d'un caïlcédrat, elle fend les eaux avec souplesse. Asa et Tamba savent lire l'océan. Des millénaires d'observation leur ont été légués. Des vents induisent des remontées d'eaux profondes, froides et chargées en sels minéraux, tout le long de ce littoral, favorisant le foisonnement des poissons. Les nombreux fleuves et affluents enrichissent la biodiversité. Sardinelles, crevettes côtières, langoustes, crabes, poulpes... L'idée même de leur nom et le songe

de leur silhouette font déjà saliver les deux marins. Le désir avant le plaisir. Leur objectif est de repérer un banc généreux au plus vite et d'y jeter la senne. Ses longues ailes rabattront le butin dans la poche centrale. La mer les grise, la faim les aiguise. Et la complicité fraternelle les entraîne vers des plaisanteries crues :

« Trois choses dans la vie nous mènent à la jouissance ! Le sexe, la bonne chère et le repos mérité des amants. »

Sous le soleil de midi, la pêche est maigre. Les deux hommes scrutent les alentours quand une vision saugrenue frappe leurs rétines. À cet instant précis, nul ne sait encore qu'un chapitre décisif de l'Histoire s'ouvre. Il n'y a pour l'heure qu'une pauvre chenille accrochée à sa brindille, ballottée par les flots, un pan de la Bible qui vogue vers ceux qui ignorent encore l'Écriture. Sur sa poutre, l'ecclésiastique songe, honteux, au bonheur comme à un souvenir défunt : un orgasme dont il ignorait tout et qui lui était totalement interdit. La luxure, la gourmandise et la paresse... péchés capitaux. Il se dit aussi qu'on ne peut véritablement jouir qu'après avoir connu la souffrance et que, lorsque l'ataraxie reviendra, elle n'en sera que plus savoureuse. Il aperçoit enfin deux silhouettes, deux anthropoïdes qu'il prend d'abord pour des singes. Il a peur.

« Vont-ils me dévorer ? »

Mais le binôme, de son côté, s'interroge aussi :

« Est-il capable de nous attaquer, de nous manger ? Comme on le raconte à propos des peaux pâles ? »

Sans le savoir, ils s'apprêtent pourtant à sauver un anthropophage. Les religions n'ont pas le monopole

de la miséricorde, l'humanité non plus. Même chez les fauves, on observe parfois un élan de clémence : une proie fragile relâchée, comme par oubli ou indulgence. D'une poigne ferme, le curé est arraché au trident de Poséidon, hissé à bord, haletant, tétanisé, brûlé et glacé tout à la fois. Asa et Tamba ont déjà vu des Blancs. Mais jamais d'aussi près. Jamais aussi fripés, aussi cadavériques. « On dirait le bébé malade d'Oumou », souffle Tamba, mi-fasciné, mi-dégoûté. Oumou est une quinquagénaire de la tribu qui a eu vingt-sept grossesses en trente-cinq ans. Le dernier né, albinos, a échappé de peu au sacrifice quelques jours après sa naissance. Ce Noir-Blanc fait peur à tout le monde. Sa peau, ses cheveux, sourcils, cils et poils, cireux comme une pleine lune, épouvantent. Il a même été sacralisé. Dans toute l'Afrique, il est coutume de croire que si l'on possède un morceau d'os ou de peau de ces décolorés, la fortune est imminente. Loin d'être stupide, il fait lui-même commerce de ses coupes d'ongles. Il ne peut pas jouer du *xalam*, la guitare sénégalaise, ni se gratter, ni même se curer le nez ou les oreilles, mais il est riche.

Le cadet tente de désamorcer l'horreur avec humour. Ça ne fait pas rire Asa. Joseph de Laroze ne comprend rien. Il entrevoit juste une parfaite dentition immaculée. Il se recroqueville un peu plus de crainte de finir sous celle-ci. La barque est ramenée sur le sable, attachée à un cocotier et déchargée de son contenu agonisant. Les poissons d'un côté et le revenant de l'autre. Ce dernier se prosterne devant ses sauveurs, piteux et larmoyant. L'aîné s'agenouille devant le souffreteux et porte sa

gourde à sa bouche asséchée. Puis il saisit son pendentif pour le regarder de plus près. Il est en or. La sculpture est parfaite. Le statuaire de la tribu est bien en deçà. Un homme est crucifié. Passée l'admiration pour la prouesse technique et artistique vient l'interprétation. Une torture infernale figure au cou de ce rescapé. Qui peut-il être sinon le mal lui-même ? Asa attrape une rame pour chasser celui qu'il a sauvé des eaux. Il gifle les airs pour faire peur à cette monstruosité qui le terrorise. L'indésirable prend la fuite. Il court si vite que Tamba ne peut conclure cette brève rencontre que par un trait d'humour :

« Son dieu est cloué, il ne pourra jamais courir comme ses serviteurs. »

Un enfant malinké, juché sur un cocotier pour en déloger les fruits, assiste à la scène. Il s'agrippe de toutes ses forces, retenant son souffle pour ne pas être repéré. Il est pétrifié. Quel genre d'être ses semblables viennent-ils de croiser ? Un esprit ? Un monstre ? Un dieu tombé du ciel ? Il attend, tremblant, que les intrus disparaissent. Les deux frères rejoignent bientôt Amakumba et ses courtisans pour le partage de la pêche. Ils s'en vont, leur part sur l'épaule, comme des ombres. Alors, seulement, le garçonnet descend en trombe de l'arbre, les jambes flageolantes, le souffle court. Il court vers le chef, trébuche, se redresse, haletant. Et d'une voix brisée par l'effroi, il raconte ce qu'il a vu.

LATSUK

La vieille Mossane sourit, un rictus édenté et satisfait. Le feu crépite encore sous les branchages, offrant des odeurs de poissons grillés, même s'il ne s'agit que de pauvres fretins. La tribu tout entière se régale du modeste butin.

« Peu importe la quantité, pourvu que le ventre ne reste pas vide. »

Le marabout a parlé, même s'il a perdu son prestige depuis le simulacre de funérailles. La cheffesse le transperce du regard :

« Peu importe la dépouille, pourvu que le baobab se remplisse! »

L'homme baisse les yeux. Personne n'ose contredire la matrone. Il finit de mâcher en silence, comme on avale une honte.

Asa, par compassion, change de conversation en se redressant courageusement et parle de l'homme blanc sauvé des eaux. La surprise est générale. Les enfants, effrayés, se blottissent les uns contre les autres. Il sait que ses mots tombent comme des pierres dans

l'eau et que leurs remous se propageront rapidement en cercles toujours plus grands. Il dédramatise aussitôt :

« Aujourd'hui, c'était pêche. Demain, ce sera chasse ! »

Tamba le fixe. Longtemps. Il pense :

« Combien faudra-t-il d'offrandes à notre mère pour que mon aîné se sente enfin légitime et aimé ? Quand s'émancipera-t-il ? Quand prendra-t-il sa propre route ? Le chien a beau avoir quatre pattes, il ne peut suivre deux chemins à la fois. L'éléphant ne peut courir et se gratter le cul simultanément. Comme le ciel ne porte qu'un seul soleil, le peuple n'a qu'un chef... »

Après le dîner, les petits ont déjà oublié l'envahisseur hostile venu de l'océan et réclament des contes à la griotte. Elle rit, gratte sa gorge et entame :

« Une hyène affamée observait régulièrement un pauvre homme aveugle qui mendiait avec des formules toutes faites. Les gens remplissaient ses sacs de nourriture. La hyène s'approcha du mendiant, à une distance assez respectable pour qu'il soit trompé sur son interlocuteur et qu'il croie avoir affaire à une humaine. Elle lui proposa de prendre son handicap ; en échange, il lui donnerait le secret de ses incantations. L'accord fut passé. Le quémandeur voyait à nouveau et l'animal fut frappé de cécité. Comme convenu, le clochard tendit à la carnivore la liste écrite des obsécrationes avant de s'enfuir précipitamment. Le pauvre animal ne pouvait plus lire. Et il resta là, sur place, bêtement. »

Les deux frères s'éclipsent, vite rejoints par le chaman pressant :

« Qu'est-ce donc que cette histoire de Blanc venu de l'océan ? »

Ils détaillent les faits et concluent par une note d'humour héritée de leur mère.

« Son dieu est similaire à un poulet cloué à des planches. Peut-être pour chasser les mauvais esprits. Un peu comme les os que tu portes autour du cou. Sauf que là, c'est un humain qui est sacrifié !

— Ceux qui ont côtoyé les envahisseurs disent donc vrai. Ce sont des cannibales qui ont mangé la chair de leur divinité comme du pain et bu son sang comme l'eau rouge qui fait tourner la tête.

— Amakumba dit que la tribu des Français est en train de remplacer celle des Britanniques. »

L'étonnante précision du chef malinké avait tant surpris Asa qu'il l'avait gravée dans sa mémoire :

« Faut-il alerter le roi Latsuk ?

— Pour sûr ! Allez-y, sans tarder ! »

Les messagers se rendent donc chez le descendant de Maïssa Waly Dione, le premier monarque de la dynastie des Gelwar à régner sur tout le Sine vers 1350, selon la tradition orale. Il y a plus de quatre cents ans. Le souverain, Latsuk Ndiaye, ouvre la porte, complètement ivre. Les visiteurs l'alertent précipitamment. Il les fait asseoir sur une pailleasse près du feu crépitant. Pressés, émus, ils attendent que le vieux roi se conforme d'abord aux politesses africaines :

« Comment va la vieille ? »

Ce terme n'est pas une offense dans sa bouche. C'est même un compliment. Les cheveux blancs de celle-ci

sont une couronne de sagesse. Les garçons lui répondent qu'elle a conservé toute sa tête et son ironie. Il s'en réjouit. Il n'est pas venu aux funérailles, non qu'il les ait sues ratées à l'avance, mais un roi n'a pas de lien visible avec les troubadours.

Du moins publiquement. Car le griot est l'artisan du verbe, comme le forgeron l'est du métal. Il connaît les récits anciens, transmis de génération en génération. Il détient le secret oral des origines. La mémoire intacte des généalogies. Un monopole. Héraut et mémoire de la société, son instruction est sacrée, mais secrète. Traditionaliste. Conservatrice. Alors, en façade, la royauté fait mine de s'en tenir à distance. L'accord est mutuel. Donnant-donnant. Respect et crainte mêlés.

Après les obligeances d'usage, le roi partage sa sombre vision :

« La mère de votre mère l'avait prédit. Notre monde touche à sa fin. À l'origine nous étions tous des Bafours. Quand le sable a remplacé nos verdure inondées, il a fallu se déplacer vers le sud. Sérères, Wolofs et Toucouleurs ont déménagé. Des envahisseurs venus du nord, ni Noirs ni Blancs, ont usé de stratégie pour nous annexer. Ils nous ont imposé d'adorer Allah. Un autre nom de Rog, notre Dieu. Ils nous ont fait croire qu'ils étaient les mêmes et nous les avons crus. Nous nous satisfaisions du nécessaire mais ils voulaient plus encore. L'or, le cuivre, les perles, le sel et les étoffes ne suffisaient pas dans les transactions amiables. Je ne comprends toujours pas pourquoi nos bras noirs restent la convoitise des plus pâles. Les singes amusaient les

pharaons et ils étaient persuadés que nous étions de la même espèce. Deux empires se formaient, avec des visions différentes. *Djolofo*, celui des Wolofs. Le premier. L'ancestral. Animiste. Naturel. Celui qui sait que les pierres et les racines ont une âme. Et l'autre se voulant fastueux et clinquant, éternellement et maladivement à la recherche désespérée de paillettes, de quincailleries et de pacotilles... »

Les deux frères somnolent déjà. La journée de pêche et la volubilité du souverain les ont terrassés. Le roi se redresse et engloutit à nouveau une rasade de sa potion enivrante. Il hurle soudain pour congédier ses hôtes :

« Sortez ! Malotrus ! Vous sommeillez tandis que Votre Majesté vous conte notre Histoire ! »

Les jeunes sursautent et tentent de se justifier :

« Les Blancs sont à nouveau à nos portes... C'est avec humilité que nous sommes venus vous avertir.

— Je vous l'ai dit pendant que vous dormiez ! Il en a toujours été ainsi ! Ils ont les fusils. Nous, nos formules magiques. Ils viendront toujours plus nombreux. Ils prendront nos bras, nos femmes, nos enfants.

Il martèle, rageux :

« Moi, je suis trop vieux pour qu'ils m'enlèvent. Mais ils ont besoin de moi pour vous plier, vous rassembler, et surtout vous tenir ! »

Ces paroles glacent d'effroi les deux frères. La notion de pouvoir leur parvient, subitement, comme une révélation trop lourde pour leurs jeunes épaules. Il y a bien longtemps, le plus rusé a su dominer ses congénères pour en faire des esclaves. Tributaires.

Assujettis. Vassaux... Pourquoi? Blancs ou Noirs... Quelle importance? L'homme est le pire des prédateurs, précisément parce qu'il l'est aussi pour sa propre espèce. Tamba fixe du regard une fourche appuyée contre le mur de latérite. Il voudrait s'en emparer, la lever, la planter dans la poitrine de celui qui vient d'insulter la dignité des siens. Le roi n'est plus un guide, mais le complice des chaînes. Asa devine son intention, retient doucement son bras et, sans mot dire, l'entraîne dehors. Il fuit tout ce qu'il a vu et entendu, persuadé d'être à nouveau lâche. Mais il ne comprend pas encore que sa fuite est la marque d'une autre bravoure. Celle des hommes purs. Intègres. Miséricordieux.

Complices silencieux, les deux frères se jurent de ne jamais reparler de ce qu'ils ont vu chez le roi Latsuk. Un mauvais rêve. À oublier. À taire.

LA CHASSE

Il a plu toute la nuit. Une pluie lourde, continue, qui tire à présent du sol sa fragrance si particulière. La terre exhale son âme sans âge. Des entrailles détrempées monte cette odeur unique, primitive, celle que les ancêtres respiraient pour sonder les dieux : le péttrichor. Les deux frères l'aspirent à pleins poumons, comme on s'enivre d'un souvenir plus ancien que soi. Ce parfum les relie à ceux qui ne sont plus, à ceux qui, jadis, traquaient les mêmes pistes, chassaient sous les mêmes cieux. Ils n'en parlent pas. Ils savent. Ils vérifient leurs armes de trait : le carquois en cuir, les flèches de bambou aux pointes de fer empoisonnées, l'arc gainé de peau, orné de coquillages et de plumes, et enfin la corde tressée d'un tendon d'antilope. Ils sont prêts. Il ne manque plus que les gracieuses gazelles. Les pisteurs s'élancent pour des kilomètres à travers savane et brousse. Ils pénètrent un royaume d'une sauvagerie extrême, où il faut retrouver des instincts oubliés : ramper en silence, guetter sans relâche, flairer, scruter le moindre indice de vie. Ici, dans l'antre profond d'une verdure gorgée d'eau, ou là, parmi les herbes brûlées et jaunies

par le soleil, l'homme se fait fauve. Enfin, un phacochère apparaît en ligne de mire. Un beau mâle, dans les quatre-vingts kilos. Le fouisseur enfonce ses défenses dans le sol, à la recherche de racines ou de bulbes. Son groin ensablé ne capte pas la présence des chasseurs.

« Maintenant ! »

Asa et Tamba n'hésitent pas : deux flèches sont décochées, plantées dans son ventre. L'animal couine violemment, se débat, se secoue. Les traqueurs s'apprêtent à courir en direction de leur trophée, quand un rugissement transperce l'air et les poitrines. Aucun mot humain ne peut le qualifier. Le fracas, l'explosion, la détonation, le retentissement incomparable s'entend à des kilomètres et pétrifie chaque être vivant. À la vitesse de l'éclair, un lion fond sur le butin. Des crocs gigantesques se referment sur la nuque de la bête blessée. Les frères restent figés, ébahis, terrifiés. Médusés par la force colossale du félin, ils craignent que leurs battements de cœur n'alertent sa vigilance, que leur sueur affolée n'attire son flair. Tétanisés, ils restent tapis dans la végétation. Les grognements s'enchaînent, les os craquent, la chair se déchire. Ils entendent les lapements d'un carnage. Puis, le silence revient. Asa ferme les yeux, comme pour mieux entendre. Quelques minutes passent. Rien. Lentement, il se redresse. Le démon est là. Juste là. À quelques mètres. Ses babines retroussées découvrent une mâchoire horridique. Ses yeux ambrés, perçants, ne dévient pas. À portée de bond. Une branche à laquelle s'agripper au-dessus de leurs têtes. Une autre, plus haute. Le monstre s'élance vers le tronc. Asa hurle. Tamba lui

intime, entre deux suffocations, de se taire. Il craint que les cris n'alertent d'autres prédateurs. En quelques coups de griffes, le féroce grimpe aussi. Les proies poursuivent leur ascension éperdue jusqu'aux plus hautes et frêles ramures. Un palier cède sous les deux cents kilos de l'assiégeant. La bête fait une chute de trois ou quatre mètres, tombe sur le flanc et pousse un grondement dissonant. La légende ment, il n'atterrit pas toujours sur ses pattes. Il se relève, hébété, chancelle un instant puis redresse sa gueule vindicative vers ses cibles. Les heures s'égrènent avec une lenteur désespérante. Les armes gisent sur le sol, stupidement abandonnées dans la panique. Le tueur tourne inlassablement autour de l'arbre, l'œil jaune et patient comme une froide vengeance. Il attend. Il sait que le fruit trop mûr tombe toujours. Il a tout son temps. La nuit vient. Puis tout autour, une obscurité d'ébène. Rien que les râles oppressants de l'acharné qui claudique. Les otages espèrent qu'il s'est cassé des côtes et qu'il finira par renoncer. Ils ne peuvent ni s'allonger, ni sombrer dans le sommeil. Lorsque l'assoupissement les frôle, un sursaut de conscience les ramène à ce réel cauchemardesque. Ils se redressent aussitôt. L'aîné retient ses larmes mais ne peut s'empêcher d'en délivrer une, ce qui agace le plus jeune :

« N'aie pas peur de la mort ! Tu es un griot !

— Je ne crains pas la mort. Je crains de ne plus revoir Safiatou ! »

Le supplice échappe à toute mesure. L'aurore, jusque-là tranquillisante, devient terreur. La folie pointe avec le soleil. Encore une journée à contempler

le rôdeur infatigable. Le martyr s'étire jusqu'au soir. Les vingt-quatre heures suivantes s'effacent comme si elles n'étaient qu'un sombre écho des précédentes, identiques, atroces. Les ténèbres à nouveau. Les gourdes sont désormais vides et la faim perfore les ventres comme des lances. Asa ronge l'écorce à pleines dents. Rien ne calme son gosier ni son estomac en feu. Ses neurones encore lucides le poussent au blasphème :

« Rog... Si tu es réellement là, écoute-moi. Pourquoi nous as-tu faits si nus, si fragiles et si périssables? Tu voulais qu'on devine le feu? Nous l'avons fait. Tu souhaitais qu'on se nourrisse à la sueur de nos fronts et nous y sommes parvenus. Que te faut-il encore? Qu'avons-nous commis de si odieux pour que ta punition soit aussi sévère? Est-ce parce que nous avons sauvé un Blanc de la noyade? Que veux-tu? Je m'efforcerai de te l'offrir. Je t'en supplie... Laisse-nous une chance... Je t'en prie! »

Ces rescapés ignorent qu'ils rejouent, sans le savoir, la malédiction des naufragés de la Méduse. La pleine lune, spectrale, vient à peine adoucir le tourment. Dans cette lueur laiteuse il n'y a plus rien. Qu'un silence. Inquiétant d'abord, comme un piège tendu; apaisant ensuite, comme le pouce levé d'un empereur romain.

« Il est parti... Il a cédé à la soif!

— Le premier plan d'eau est à une heure de marche d'ici. Nous avons le temps de fuir! »

Les Sérères s'évadent de l'enfer, traînant derrière eux leurs ombres trop épuisées pour une course rapide. Chaque pas est un supplice.

DÉLIVRANCE?

La pauvre Safiatou, devenue Louise Mathieu par caprice de sa propriétaire, se tord de douleur sous des contractions de plus en plus fortes et régulières. Désormais esclave des Fauvin, son ventre ne montrait aucun signe de grossesse à son arrivée en Guadeloupe.

Alette Fauvin, l'épouse de Théodore, maître de la sucrerie, tient à assister à la naissance. Selon le sexe, elle baptisera l'enfant Louisy ou Louisie. Une lubie soudaine née dès qu'elle a appris qu'un nouveau-né allait venir grossir sa domesticité. Une fantaisie. Un caprice. Un brin provocateur. Satirique. Railleur.

« Pourquoi ne pas les énumérer comme notre bon roi regretté, Louis? Il faut bien nommer et oindre ces singes qui nous ressemblent un peu. Surtout en ce dimanche, jour du Seigneur! »

C'est nécessaire pour les registres. Le plan parcellaire, soumis aux contrôles de l'administration, doit fournir un dénombrement précis pour l'impôt de capitation. Une somme par tête. Les Noirs sont classifiés parmi les meubles. À peine la masculinité du nouveau-né

entrevue, un commis s'apprête à le référencer de sa plus belle plume :

Louisy, né le 2 février 1817 de la négresse Louise Mathieu, sarcleuse de son état et propriété de la famille Fauvin, dans la commune de Basse-Terre. Si quelques lumières et aptitudes le lui permettent, il sera sujet à la tonnellerie...

Sa mère supplie, dans sa langue que personne ne comprend, qu'on lui fasse les scarifications filiales. Les marques du lignage, les lignes d'une mémoire plus ancienne que les cicatrices des coups de fouet. Mais le nouveau-né lui est arraché sans ménagement. Il est encore couvert de vernix caseosa, cette cire blanchâtre qui lui donne un aspect d'albâtre cru. Il est tout blanc. La patronne des lieux n'en croit pas ses yeux. Elle opère un rapide calcul mental, recompte les mois pour savoir si son mari pourrait en être responsable. Non par jalousie, mais par simple curiosité. Elle ne l'aime plus. Peut-être même ne l'a-t-elle jamais aimé. Elle ordonne à une domestique, improvisée sage-femme, de le nettoyer. Excitée et exaltée, elle clame :

« Il est né le jour de la Chandeleur, celui de la présentation de Jésus au Temple! Il ne sera pas commun. Ce soir, nous ferons des crêpes de la main droite! »

Safiatou, épuisée, fond en larmes. Asa lui manque plus que jamais. C'était à lui de prendre son fils dans ses bras et de lui donner un nom. Il aurait apposé un doux baiser sur les lèvres de sa femme et lui aurait témoigné une gratitude qui ne saurait égaler sa joie. L'hallucinée maîtresse de la plantation quitte la pièce

comme s'il ne s'était rien passé. Elle sort dans son jardin à la française et hume les rares géraniums qui agrémentent le dessin parfait des parterres. Elle se dirige ensuite vers la fontaine, signe de sa richesse, y trempe à peine sa main, lève son regard vers la maison du régisseur puis le tourne vers les huttes en torchis des manœuvres. Elle fantasme un instant sur les hommes noirs enduits d'huile de palme.

Dans les méandres végétaux, Asa se redresse, frappé de plein fouet par une évidence qu'il croyait perdue. Une onde venue de loin. Dans son ventre vide, il ressent un arrachement. Son amour lui a été enlevé. Il s'écrie :

« Safiatou ! »

Son frère le regarde, interdit.

« Tu délires !

— Elle est vivante, je le sais ! »

Affamé, Tamba s'impatiente et lui intime d'avancer. Encore quelques pas avant que leurs corps ne s'effondrent dans la poussière et que des charognards s'en délectent. Ils le savent. C'est physique. Mathématique. Mais reste l'improbable sort. Comme le dénouement du jeu de société *awalé*. Rien n'est perdu tant qu'il n'y a pas de gagnant.

Ces mots soufflés par le cadet réveillent l'orgueil atrophié d'Asa. Il ferme les yeux, s'imagine le plateau en bois creusé de deux rangées de six alvéoles. L'ivresse de la mort imminente l'excite pour un dernier défi.

Quarante-huit graines végétales réparties, quatre par trou. Et un stratagème des plus vicieux commence. Quel est le génie qui l'a inventé? Nul ne sait et la mémoire orale a manifestement ses limites.

« Petit dernier qui me parle comme à un avorton... Je vais te renverser! »

Dans un monde parallèle qui a fini par les faire ressembler à des pions d'ivoire, des cailloux ou des coquillages, les deux morts-vivants échangent pour activer encore leurs neurones. Le cerveau ne suit plus mais la volonté de se surpasser et de gagner est là.

« Je répartis mes billes de gauche à droite et t'en offre une. À toi!

— Quatrième alvéole, je ramasse tout et les sème une à une... »

Ce calcul mental les maintient debout. Les arrache à la faim, à la soif et l'épuisement. Un placebo avant l'oubli. Des nuées roses s'amoncellent dans le ciel pastel. Les oiseaux s'égosillent, comme grisés d'avoir vécu encore un jour. La délivrance arrive enfin quand les oreilles affûtées des deux frères captent le murmure clair d'une rivière. Ils rampent jusqu'à elle avec l'avidité fiévreuse des miraculés. Un énorme bananier s'y désaltère déjà, ses feuilles frémissant comme des éventails d'apparat. De crainte que l'heureux mirage ne s'évapore comme une hallucination, ils s'y jettent. Boivent. Avalent. Engloutissent. Ils arrachent les fruits suspendus, mâchent avec une rage affamée, s'engorgent jusqu'à la nausée. Repus, le ventre tendu à l'extrême, comateux, ils s'écroulent dans les hautes herbes. « Frère,

nous allons crever dans notre sommeil, noyés dans notre pisse et de pitoyables diarrhées.

— Ne vaut-il pas mieux mourir goinfré? »

Souvenir. L'image du marabout du village leur apparaît soudain :

« Peu importe la quantité... Pourvu que le ventre ne reste pas vide. »

Leur mère avait répondu avec amertume, mais ils n'entendent pas sa voix. La vieille Mossane n'a plus d'emprise sur eux. Ils reconnaissent son espièglerie, son esprit et son intelligence. Mais ils savent désormais qu'ils en ont hérité. Comme un et un font deux, chaque graine additionnée ne doit être que plus-value. Ils n'imitent pas, ils transforment. L'arbre généalogique croît. La branche et la racine travaillent ensemble. Si l'une n'écoute plus l'autre, c'est la mort. Et leur père en a fait les frais. Il sondait les vents et les eaux profondes, guettait les remous, flairait les bancs de poissons, les cachettes des crustacés. Langoustes. Crabes. Poulpes. Vertige. Trop de confiance. Saut dans l'eau. Aileron. Morsure. Hurlement. Et plus rien, sauf une flaque de sang dansant à la surface. Sa femme l'avait mis en garde. Ses cauchemars visionnaires l'avaient prévenue. Il en avait ri. La griotte noircit toujours les rêves. Mais elle avait raison :

« Papa n'échappera pas aux dents du prédateur, mes fils. Mais vous, oui! »

Avait-elle eu, comme pour le requin, une vision concernant le lion? Asa se pose la question à voix haute. Tamba fulmine : « Et alors? Où veux-tu en venir? »

Asa sent aussi la colère monter en lui :

« Je veux dire que nous pouvons être meilleurs que nos parents! Que notre père a manqué de prudence. Mais que son esprit nous l'a léguée! »

Tamba baisse la tête. Il refuse de montrer la moindre émotion.



Une histoire vraie. Quand Louisy Mathieu naît esclave en 1817 en Guadeloupe, il n'est pas un homme, il est un "meuble", selon le *Code noir*. Un prêtre, cependant, décèle en lui un fort potentiel. Outrepasant l'interdiction d'éduquer un "nègre", il l'accompagnera, sans le savoir, jusqu'aux bancs de l'Assemblée nationale constituante. De *chose* à élu, de ses racines sénégalaises à la consécration républicaine, voici un incroyable parcours que l'Histoire a injustement oublié.

Voyage dans le monde du milieu du XIX^e siècle : la culture africaine, ses légendes et traditions séculaires, les plantations guadeloupéennes et les horreurs infligées aux esclaves, la fièvre politico-littéraire parisienne des années 1848 à 1851.

Artiste aux multiples facettes, Marc Large est écrivain, peintre, aquarelliste, réalisateur, tatoueur et dessinateur de presse. Il se définit modestement comme « simple raconteur d'histoires ».

19€

